

## Chapitre 8 : Villégiature kabyle

(Le Figuier, jeudi 7 avril)

\*\*\*

Pour une fois, Myriam fut à l'heure au petit déjeuner ; mais en robe de chambre et le teint cireux d'une nonne entièrement dévouée au Nazaréen ! Pas très bien réveillée non plus car, à part le bonjour, elle resta taciturne, contrairement à son habitude.

Nous parlions météo : l'Algérie était sous la pluie, sinon la tempête. Une dépression avait franchi l'Atlas tellien cette nuit-là et fonçait vers le sud, engendrant des vents de plus de 70 nœuds... Le bulletin (sur la radio en langue française) s'était terminé à la normande : « ...la perturbation pourrait atteindre les régions d'In Salah et de Djanet, au cours de la journée... ».

— Il ne faut pas s'affoler, fit remarquer Ahmadi. L'expérience montre qu'au Sahara il vaut mieux demander les prévisions aux bédouins ! Combien de fois les nuages qui sont censés amener la pluie, ne s'égarèrent-ils pas entre les deux Atlas...

— Où en est la sécheresse dans la région ? le questionnai-je.

— Ça ne s'améliore toujours pas. Les effets sur la population sont désastreux, surtout dans le Sahel. C'est une des raisons pour lesquelles beaucoup de nomades sont remontés vers le Hoggar, qui condense la faible teneur en vapeur d'eau de l'atmosphère... Mais la chose pose de grands problèmes : pour nourrir une famille de pasteurs, il faut ici des milliers d'hectares !

— Quelles sont les autres raisons ? demandai-je innocemment.

— Surtout les escarmouches avec les militaires qui veulent contrôler leurs déplacements. Or les grands nomades sont, depuis toujours, rebelles à toute contrainte de ce genre...

— Excusez, intervint Brahim. Il faut se hâter : le minibus est attendu dans un quart d'heure.

— Ah mon Dieu ! s'écria Myriam. Avec tout ce que j'ai encore à faire !

— Rendez-vous devant l'hôtel, précisa-t-il, en se levant et se dirigeant vers la réception – sans doute pour régler la note –, alors que sa moitié se précipitait vers les escaliers au risque de faire péter son élégante (et certainement dispendieuse) robe sac.

De fait, elle nous rejoignit presque à l'heure, mais sans maquillage, faute de temps, pesta-t-elle. Elle pesta encore davantage quand il s'avéra que le minibus tardait lui aussi ! Finalement, il arriva avec dix minutes de retard, sans que le chauffeur se crût obligé de se justifier. L'employé n'échappa au mécontentement de Brahim que grâce à la diversion impromptue du directeur de l'hôtel qui était venu nous serrer la pince.

Finalement l'avion avait encore plus de retard que le minibus, ce qui permit à Myriam de se faire une rapide beauté (hum !) dans les toilettes...

Nous décollâmes vers onze heures et eûmes le loisir d'admirer l'Atakor de nouveau.

Pendant la collation nous survolâmes la chaîne du Mouydir, qui baignait dans une espèce de mer vaporeuse. Après, je m'endormis. Mais il n'y avait plus rien à voir car nous volâmes, d'après Nivea, au-dessus de nuages de plus en plus denses.

Les soubresauts de l'avion au passage de l'Atlas saharien me réveillèrent, sans plus. Par contre ils indisposèrent Myriam, qui se plaignit d'avoir mal digéré le petit déjeuner... Puis les violentes secousses au-dessus de l'Atlas de Blida la rendirent carrément malade.

Nous atterrîmes à Dar el-Beïda autour de treize heures.

Compte tenu de l'état de madame, les Brahim rentrèrent directement sur Alger en taxi, alors que le reste de la compagnie resta déjeuner à l'aéroport.

En fait, personne n'étant affamé, on consomma qui une omelette, qui une pizza, au bar local.

— J'aimerais montrer à Nivea le coin où j'ai vécu pendant deux ans, proposai-je. On trouvera bien quelque chose sur la côte, à portée de vélo de... heu... ex-Ménerville.

— Je continue, moi aussi, à l'appeler Ménerville, avoua la *wali*, bien que M. de Méner ait été un vilain colonialiste... Il faut dire que l'on n'a pas fait preuve de sens poétique en la rebaptisant Thenia,

surtout dans une région où nous avons déjà Bou-Douaou et Bou-Merdès !

— *Thenia* signifie défilé et *merdès* vient de *merdja*, marécage, expliqua Ahmadi.

— La terminologie berbère ne manque pas de racines mieux sonnantes, répliqua Aziza. En tout cas, ce n'est pas ce genre d'appellations qui va attirer les touristes !

— Bon, en compensation, je te propose de déposer une requête à la *wilaya* de Tizi Ouzou et au ministère de l'Intérieur pour changer notre Dellys en Délices Marines, plaisanta-t-il.

Puis, se tournant vers nous trois, il expliqua, avec le plus grand sérieux :

— Lors de l'algérianisation, on a voulu respecter l'authenticité locale. Les termes *thenia*, *bou-douaou*, *bou-merdès*... sont séculaires.

— Vétilles ! s'écria Aziza. La réalité c'est l'arabisation à outrance. C'est-à-dire conservatisme et arriération. C'est un peu comme si on rendait le latin seule langue obligatoire en Europe !

— Tu exagères. L'arabe classique est pratiqué au Maghreb depuis la fin du septième siècle !

— Et le latin l'a été, auparavant, pendant près d'un millénaire... Saint Augustin, notre plus grand écrivain, pratiquait le latin. Faut-il que nous soyions masos pour adopter aujourd'hui l'arabe littéral, alors qu'il nous a été imposé par la force ! s'écria-t-elle, rouge d'indignation.

— Le français aussi nous a été imposé, rétorqua son mari d'une voix sourde.

— Les Français n'ont jamais voulu éradiquer ni l'arabe, ni le kabyle ; pour ce dernier ils ont même créé une écriture moderne, répliqua-t-elle avec véhémence, malgré les signes discrets avec lesquels son mari essayait de la calmer, car des clients commençaient à se retourner.

Mais celle-ci n'en eut cure et continua, d'un ton toujours aussi haut :

— Je veux simplement dire la réalité des choses : qui parle la langue du Prophète de nos jours ? Personne ! Alors que l'arabe dialectal est pratiqué dans tout le Maghreb... Je te rappelle que le grand Ibn Khaldoun lui-même l'employait pour ses poèmes... Ce n'était donc pas, déjà à son époque, un simple patois pour *fellahs* illettrés !

— Nous nous couperions du monde arabe et je doute que nos voisins suivent...

— On se prétend révolutionnaires, oui ou non ? Ce n'est peut-être pas fortuit si, en Europe, l'abandon du latin a coïncidé avec le début de la modernité ! Que pèse le monde arabe de nos jours, vis-à-vis de l'Europe justement ? Pas grand-chose, qui se réduirait à rien s'il n'y avait le pétrole !... L'histoire a jugé, conclut-elle, réalisant que le voisinage la dévisageait.

— Excusez-la, elle ne comprend pas les richesses de l'arabe littéraire ! prétendit le préfet, avec un sourire contraint. Provoquant aussi sec une moue de dédain de la part de sa moitié – justifiée, à mon avis, car elle excellait au cours de Sidi Touati, qui enseignait cette langue.

— D'un conflit algéro-algérien peut-on passer à un conflit franco-français ? demandai-je aussitôt, le plus sérieusement du monde. Voilà : ma femme veut repartir dimanche et moi j'aimerais rester un ou deux jours de plus pour faire un tour en Grande Kabylie.

— N'oubliez pas que vous êtes invités chez nous, à Ouzou ! rappela Aziza.

— Personnellement, j'aimerais, en plus, rendre visite à Mme Boère et demander audience à Mgr Duval, rappela *Mémère*. D'ailleurs, il faut que je prenne rendez-vous avec eux.

— Hé bien, faisons-le de suite, proposa la *walie*. Ahmed, peux-tu régler l'addition ?

Et elle entraîna Mme Champbard à la recherche d'une cabine téléphonique.

Le préfet héla le serveur. Je sortis mon portefeuille.

— Non, non, ces dépenses sont remboursées par M. Brahim, comme convenu, insista-t-il.

— J vous remercie... Ça m'a fait penser aux billets du retour : compte tenu d'la foule attendue ces jours d'congé pascal, il vaut sans doute mieux qu nous réservions de suite.

— Ah oui, tout à fait ! Allez-y, je garde les affaires... Tenez, seriez-vous assez aimable pour m'acheter le journal ; j'ai oublié de le demander à ma femme ! Et il fouilla dans sa poche.

— Ne vous dérangez pas, j'ai de la monnaie. Quel titre ?

— *El Moudjahid* ou sinon *El Chaâb*<sup>1</sup> !

<sup>1</sup> *El Moudjahid* (*Le Combattant du djihad*, francophone) et *El Chaâb* (*Le Peuple*, arabophone) étaient les quotidiens les plus diffusés de l'époque. Tous deux à la botte du FLN, parti unique jusqu'à la fin des années 80.

Nous partîmes donc vers les guichets ; mais, en voyant les files d'attente, je changeai d'avis :

— Il vaut mieux réserver par téléphone : on évite la queue et on paie au départ seulement.

En passant devant les postes téléphoniques, nous aperçûmes *Mémère* et Aziza, qui paraissaient en discussion animée avec leur correspondant(e).

Nous finîmes par trouver un téléphone libre.

— Lucien, partons vite d'ici ! me supplia Nivea pendant que je composais le numéro.

— Y a pas l'feu ! répliquai-je d'une voix sourde et sur un ton excédé.

— Quelque chose m'angoisse... J'ai peur pour nous, pour nos enfants...

— Je t'avais prévenue... Il faut garder notre sang-froid. C'est justement comme ça qu'on se bat contre les "monstres froids", dirait JDR.

— JDR, JDR... Tu n'as que ce nom à la bouche ! Après tout, lui si intelligent, lui si malin, on ne peut pas dire qu'il se soit si bien tiré d'affaire, pas ?

Je songeai alors que, tôt ou tard, il faudrait mettre ma mie au parfum, afin qu'elle admette que, si quelqu'un était protégé des dieux, c'était bien lui !

L'employée finit par décrocher :

— Bonjour madame, je voudrais réserver un aller pour trois personnes sur Lyon... commençai-je.

— **Pour lundi !** cria Nivea.

— Sois raisonnable, il faut prendre un jour pour se retourner.

— Pour mardi, alors, dernier délai ! accepta ma mie.

— Voyez, "C'que femme veut...", comment dit-on ça en arabe ?

— En arabe on dit : "Bats ta femme tous les soirs...etc." répondit la Maghrébine en riant.

Tant qu'les Algériennes garderont cet humour, le pays ne sera pas complètement foutu<sup>2</sup>, pensai-je, en épelant nos patronymes.

Nous retrouvâmes les Ahmadi et *Mémère* au bar :

— Mme Champbard, j'veus ai réservé une place pour mardi, mais vous pouvez changer !

— Merci Lucien, ça me va très bien, j'ai établi mon emploi du temps : samedi je rendrai visite à Mme Boère et à Mgr Duval ; puis, le lendemain, nous nous retrouverons tous à Ouzou !

— Avec plaisir... Et comment va Mme Boère ? demandai-je.

— Plutôt bien, physiquement. Mais sa mémoire est sérieusement défaillante... La directrice nous a déconseillé de lui parler au téléphone ; s'il y a une chance pour qu'elle se remémore quelque chose, il faut se présenter devant elle et lui raconter des souvenirs communs...

Pendant ce temps le préfet feuilletait fébrilement *El Moudjahid*, que je lui avais ramené.

— Qu'est ce qu'il y a de si important dans cette "feuille de chou" ? s'enquit Aziza.

— Rien, rien. On y va !

Il mit le journal dans la poche de sa veste et se leva, suivi par toute la compagnie.

On récupéra la R16 au parking et M. Ahmadi prit le volant, avec *Mémère* à sa droite.

Nous quittâmes Maison-Blanche par la W11<sup>3</sup> en direction de Boudouaou (ex-L'Alma).

Un banc de nuages filait vers le sud-est, masquant périodiquement le soleil. Je fis remarquer à *Mémère* que nous longions l'ancien camp Bonvalot. Ce à quoi elle répondit que seule la caserne de Ménerville l'intéressait.

— Aucun problème, commenta le préfet. Il suffit de prendre rendez-vous avec le commandant Ould Béchir, que je connais bien. Il vous montrera son logement, qui fut le vôtre, autrefois.

— Et le mien aussi, dit Aziza.

— Et le mien aussi, au fond de l'atelier, dis-je, rigolard.

— N'étais-tu pas bien dans ta chambrette ? questionna malicieusement *Mémère*.

---

<sup>2</sup> JDR – dans le *Pèlerinage* – classe l'humour comme « second critère de civilisation, juste après la propreté des *chiottes* publics »... laquelle, selon lui, précipitait la France en queue des pays développés !

<sup>3</sup> Le W (pour wilaya) a remplacé le D (pour département).

— Que si, que si ! Je me considérais même comme un privilégié.

Arrivés à Boudouaou, nous prîmes la W222 en direction de la mer. Nous passâmes sous la voie ferrée, puis coupâmes la N24 et atteignîmes la station balnéaire d'Alma-Marine (maintenant Boudouaou-el-Bahri) en quelques minutes. Il était autour de seize heures.

Ça grouillait de gamins ; certains presque aussi loqueteux que ceux du Sahara.

Nous parcourûmes lentement la voie parallèle à la mer, où étaient censés se trouver les hôtels. Outre la marmaille, on ne voyait pratiquement que des hommes dans la rue. Pauvrement habillés de toutes les combinaisons possibles entre les vêtements traditionnels et les vêtements européens, ils jouaient aux dés ou *tchatchaient* aux terrasses des cafés...

Je compris vite que ce n'était pas l'endroit pour chercher un hôtel, ce qui me contraria.

— Il faut aller sur la côte kabyle pour trouver quelque chose de potable, conseilla Aziza.

Pour compenser, nous décidâmes d'aller jeter un coup d'œil au Rocher Noir, lieu mythique du *Pèlerinage*. On grimpa, à pied, une petite plate-forme qui surplombait la mer. Le soleil couchant rosissait les quelques "moutons" du large. En contrebas, le sable était couvert de détritiques : morceaux de bois, bouteilles de plastique, restes de poissons, algues mortes...

On resta quelques instants admirer le panorama oriental centré sur le fameux rocher. Le spectacle de la Grande Bleue à gauche et de la montagne kabyle à droite, dont les couleurs s'estompaient rapidement, devenait de plus en plus sinistre...

Chacun se remémora certainement la scène où le lieutenant lançait Sultane au galop, avec Letitia en croupe, dans un défi prométhéen aux lois de la nature... Puis s'écrasait, au bout de quelques kilomètres, sur le maudit rocher... Mais personne n'en parla.

Nous reprîmes à gauche la N24, passâmes au-dessus de l'oued Bou-Douaou, gros d'une eau boueuse, puis de la voie ferrée, pour entrer finalement dans Le Corso – un centre de colonisation agricole, aux rues tracées au cordeau et dont le territoire occupe le dernier lambeau nord-oriental de la fameuse Mitidja, coincé entre les premiers contreforts de la montagne kabyle et la mer.

De colons, il n'y en avait évidemment plus l'ombre : *sic transit Impero*, aurait sentencé Jul !

Nous traversâmes le bourg au ralenti : il avait vieilli, sans modification notable, tout au moins pour ce que nous en vîmes de la voiture, car nous n'avions plus le temps de nous arrêter...

Nous traversâmes le pont sur l'oued Corso, lequel était, comme autrefois, moins boueux mais plus violent que le Bou-Douaou. Puis croisâmes de nouveau le chemin de fer, par dessous, cette fois.

Au carrefour suivant nous continuâmes sur la nationale (à droite ça menait à Tidjelabine, ex-Bellefontaine, là où avaient été relogés les Boualfa), et longeâmes la Cité administrative, construite en 61/62 par oukase gaullien afin de devenir subrepticement la capitale politique du pays, loin des foules contestataires algéroises.

— Après l'indépendance, on en a fait un centre technique appelé Boumerdès, précisa la *walie*. C'est assez vivant car il y a beaucoup de jeunes, enseignants et étudiants, mais, comme vous voyez, l'environnement est resté de béton... Pour le calme et le pittoresque, allons au Figuier !

— J'connais L'Figuier, répondis-je. En temps d'paix, ça doit effectivement être un coin sympathique. Allons-y ; après tout c'est seulement à une quinzaine d'bornes d'Ménerville.

Nous continuâmes donc sur la N 24, qui entame les premières croupes du djebel Bou-Arous.

Nous atteignîmes le pittoresque village en quelques minutes. L'*Auberge El-Karma*, extérieurement pas trop délabrée, était située au bout d'une impasse, à l'extrémité du bourg, côté mer.

On dut stationner à une cinquantaine de mètres de l'établissement, faute de mieux : la moitié de la placette, sur laquelle donnait la pension, était occupée par cinq ou six tables grouillant de clients, et le reste par un entassement de motos et vélos de toute sorte. Ahmadi restant au volant avec *Mémère*, Nivea et moi allions aux renseignements, cornaqués par Mme Ahmadi.

À notre arrivée, tous les yeux se fixèrent sur nous, comme si nous étions des extraterrestres.

— On dirait que c'est devenu un café maure ! supputa Aziza.

Pour la démentir, un gros et jovial bonhomme apparut sur le pas de porte :

— Viné, viné, msié-dèm, li réstouràn ilétouvèr' ! proféra-t-il en français.

Elle lui expliqua, en arabe, que nous cherchions une chambre, ce qui redoubla son enthousiasme :

— Bién sir, bién sir, jé toù, véné, véné pour visité ! répondit-il, toujours en français.

Pendant que nous le suivions à l'intérieur, je murmurai à Nivea :

— Si la chambre est pas vraiment *crado*, il faut la prendre !

L'aubergiste se mit en quatre. Il nous présenta le cuisinier, le serveur et même sa femme, prouvant par là qu'il se souvenait de la psychologie européenne... Peut-être crut-il que nous étions les premières hirondelles, depuis ce triste été de 62 (tout au moins pour le million de Pieds-Noirs et autres harkis), annonçant le retour d'une bonne clientèle... Mais je ne pouvais déceimment lui avouer que notre séjour était financé (à juste titre d'ailleurs) par lui-même en tant que contribuable de la République Algérienne Démocratique et Populaire<sup>4</sup> !

Nous prîmes la chambre du rez-de-chaussée, la seule équipée d'une douche.

Pour y accéder, il fallait traverser la salle bar-restaurant puis passer une porte située côté mur extérieur, sur laquelle une pancarte couverte de chiures de mouches (visiblement celles-ci ne respectaient rien, pas même le portrait du colonel-président<sup>5</sup>, accroché entre les deux fenêtres) portait la mention "privé". L'entrée de la chambre se trouvait au fond d'un étroit couloir, sur la droite duquel donnait une petite buanderie, elle-même en communication avec les cuisines.

La pièce mesurait environ trois mètres sur trois et demi. Côté sud s'ouvrait une fenêtre donnant sur un jardinet de quelque deux mètres cinquante de large, isolé d'une ruelle par un haut mur aveugle, qui commençait là où s'arrêtait la terrasse sud-est et contournait à angle droit le bâtiment côté ouest jusqu'au niveau de la terrasse nord – celle-ci surplombant la mer.

Le coin extérieur droit de la chambre était aménagé en douche/WC.

Pour moi c'était acceptable mais il n'en alla pas de même pour Nivea, qui, outre les chiures de mouche, avait immédiatement repéré les minuscules "moutons" dans les coins peu accessibles au vulgaire balai (l'auberge ne disposait visiblement pas d'un aspirateur)...

— Pour être *crado*, c'est *crado*, me souffla-t-elle.

— Les draps et la salle de bains sont propres, non ?... Nous n'avons plus l'choix ! susurrai-je, d'un ton sans réplique, la faisant ainsi rentrer dans un mutisme éloquent.

Nous déchargeâmes nos affaires, puis saluâmes *Mémère* et les Ahmadi :

— J'allais oublier d vous donner mon permis français pour justifier la demande d'autorisation de chasse au sanglier ! et je tendis le document en question au *wali*, qui était au courant.

— Malheureusement, demain c'est *el j'ma*, le dimanche musulman ; mais je vous promets de m'en occuper dès la réouverture des bureaux.

— On passera vous prendre vers huit heures ! me rappela Aziza.

Nous étions tous les deux fourbus. Nivea s'enfonça dans l'unique fauteuil (défoncé) et moi, chaussures enlevées, je m'étendis tout habillé sur le lit :

— Si tu dors maintenant, tu ne dormiras pas cette nuit ! me sermonna-t-elle.

— Alors il faut faire quelque chose... Allons jeter un coup d'œil à la mer.

Une porte-fenêtre de la salle à manger donnait directement sur la terrasse nord. Celle-ci surplombait un talus dévalant sur une anse large de quelque deux cents mètres, fermée à l'est par un promontoire, aux pieds duquel luisaient les lumières du petit port de Bordj el Mrabet.

La mer ouverte occupait le quart nord-ouest de l'horizon. Les toutes dernières rougeurs du ponant se reflétaient encore sur la surface de l'eau, ridée par la brise. En clignant des yeux, on apercevait, au premier plan, la silhouette du Rocher Pourri – un piton étroit s'enfonçant dans la mer, derrière lequel, un peu sur la gauche, se devinait le sinistre (*bis*) Rocher Noir...

Au-delà, la côte sableuse filait plein ouest, vers Alma-Marine, Aïn Taya et le cap Matifou.

À la jumelle, équipée des filtres anti brume, conçus par Jul, on apercevait les sommets évanescents

<sup>4</sup> Si peu démocratique, si peu populaire et si tant cagote, comme la quasi totalité des pays d'islam.

<sup>5</sup> Pas plus que celui de l'empereur d'Autriche (cf. *Le brave soldat Chweik* de Hasek), sinon de toutes les saintes icônes .

des constructions élevées (phares, minarets, pylônes...), flottant dans l'air, tels des mirages. Derrière nous dominait la masse du djebel Bou-Arous, en pleine efflorescence printanière. Nous contemplâmes ce panorama jusqu'à ce que le flamboiement dantesque du couchant se fût éteint. Puis nous rentrâmes et louâmes deux vélos pour le surlendemain. Revenus dans la chambre, Nivea vaporisa du désinfectant dans l'armoire, avant d'y ranger notre succincte garde-robe, cependant que moi, j'inspectai soigneusement les lieux... Nous dînâmes dans une salle presque vide. Les quelques clients, d'apparence très modeste, nous saluèrent fort civilement. Pendant le repas, je pensai à *El Chachîne* et à *Chimène* : il me parut dangereux de me balader avec cette dernière sans autorisation préfectorale... De retour à la chambre, je planquai ladite pétoire dans l'armoire à linge, puis me mis à affûter l'"opinel" avec un éclat de meulière ramassé au Sahara – alors que Nivea faisait sa toilette.

— **C'est ça !** cria-t-elle en sortant du cabinet, au point de me faire sursauter. **C'est ça**, répéta-t-elle, furieuse, **tu t'imagines toujours être le plus fort !** Et elle fondit en larmes...

— Calme-toi, c'est pas ça du tout, tentai-je de la rassurer, après avoir augmenté le son de la radio. Il fallait bien, un jour ou l'autre, aiguïser c'couteau, non ?

Je la fis asseoir sur le lit à côté de moi. De grosses larmes coulaient silencieusement sur ses joues, qu'elle essuyait avec le mouchoir. On eût dit une petite fille inconsolable, alors qu'elle avait habituellement le courage et la pudeur de la race ladine<sup>6</sup> – ce qui lui donnait une maîtrise de soi que l'on prenait, à tort, pour de la froideur. C'est dire son angoisse, ce soir-là.

— Qu'est-ce qu'y a pour qu'tu t'mettes dans un tel état ?

— Si au moins tu me disais la vérité, je serais plus forte ! supplia-t-elle en s'essuyant les yeux.

— Bon, voilà l'fond d'ma pensée : j'suis persuadé qu'Brahim est un honnête homme, bien qu'travaillant pour "l'p'tit monstre froid"... Mon problème, qui doit être l'tien, qui doit être c'lui de tout citoyen, c'est d'savoir c'qu'on peut faire pour éviter la prolifération nucléaire.

— Parles-en aux autorités françaises ! Après tout, la France la possède déjà, la Bombe, et ne tient certainement pas à ce que l'Algérie se la procure également.

— Tout comme Jul, j'ai aucune confiance dans l'État français : c'est aussi un monstre froid !

— À son propos, comment sais-tu qu'il a récupéré de tels secrets chez Mme Kalbrès ? Elle-même n'était qu'une simple enseignante et le professeur Djarimel un illustre inconnu !

— T'as raison, sauf qu'il m'a demandé – au djebel Haïdzer, dans l'feu d'l'action – d'prendre soin d'ses papiers, dont certains, s'lon ses propres mots : « ne sont pas à mettre dans n'importe quelles mains ». C'qui, dans sa bouche, ne pouvait pas désigner des écrits pornos... [Elle esquissa un sourire de bon augure, bien que connaissant mes plaisanteries par cœur.] J'ai, évidemment, accepté et demandé la réciproque... Après la tragédie du Tekouyat, j'ai pensé à un plan d'sabotage du Centre d'Essais Atomiques ; mais, à la réflexion, ça t'nait pas : il avait pris qu'son MAC50 ; et, en fouillant la *Dodoche*, j'n'y ai trouvé qu'un compteur *Geiger*.

— Il pouvait sous-entendre son manuscrit, qui contient des vérités quelque peu subversives.

— C'est c'que j'croyais, jusqu'à c'que la curiosité d'Brahim m'fasse changer d'avis.

— Et que comptes-tu faire pour sauver la planète ? (Elle allait donc de mieux en mieux.)

— J'sais pas encore : nous verrons comment ça va s'passer demain...

— Ecoute-moi Lucien. Depuis le temps que je fréquente ton JDR, j'ai quelque raison de le connaître. À côté d'une pensée originale et profonde, il y a chez lui un incroyable don d'affabulation sinon de mystification<sup>7</sup>... Il vaut mieux en rire, et sauter dans le premier avion !

— C'est c'que j'ferais si ton hypothèse se vérifie... Écoute, on r'fera l'point d'main.

<sup>6</sup> Au diable la *doxa* politiquement correcte qui prétend que les races humaines n'existent pas !

<sup>7</sup> Certains tics ribiens d'écriture (sinon, quasi...), sont passés naturellement chez moi — puisque Jul fut quasiment mon maître en français comme en toutes autres "humanités" — mais aussi, curieusement, chez Nivea, l'intellectuelle du couple !